1re ANNÉE. — N° 1. 40 CENTIMES LE NUMÉBO 30 Avril 1882.

L'ESPRIT

JOURNAL SPIRITUALISTE

Paraissant toutes les Semaines

RÉDACTEUR EN CHEF

J. DE CORADDA

—

Les *Manuscrits non inserts ne sonl pas rendus*

—

ADMINISTRATION
ET
RÉDACTION

5, BOULEVARD DENAIN, 5

—

ABONNEMENTS:

Trois Mois....................ö francs
Six Mois......................8 —
Un An . . ..15 —



ADMINISTRATEUR

ALPHONSE MOMAS

—

Les *Manuscrits non inserts ne sonl pas rendus*

—

ADMINISTRATION
ET
RÉDACTION

5. BOULEVARD DENAIN, 5

—

ANNONCES:

La ligne. . . . . 2 francs
Réclames...................3 —

SOMMAIRE

NOTRE APPEL

En face du matérialisme qui envahit toutes les classes de la société et qui tend à enlever à l'Mre humain la conscience exacte de ce qu'il est et de ce qu'il a le droit d'espérer, en présence des théories étranges qui se glissent dans la vie civile pour dénaturer les rapports des classes entr'elles et les liens qui peuvent unir Thomme à un monde qui lui est supérieur; devant ces faits brutaux de la vie quotidienne où l'homme se révdle sans cesse victime de Thomme, devant cette philosophic qui prêche le renversement des lois fondamentales sur lesquelles ont toujours reposd les civilisations, devant ces faiblesses de gouvernements qui s'ignorent de parti pris pour sacrifier plus à leur aise au veau d'or du jour, il nous a paru urgent de faire appel à tons les gens de coeur, à toutes les intelligences d'élite, afin d'essayer de grouper autour d'un journal dont le titre dit toute notre pensée, un faisceau de forces sociales assez compactes pour nous aider à poursuivre Tétude de la vdrité dans le domaine idéal et de prouver par (ous les moyens de démonstration possibles qu'au dessus de la matière qui se voit et qui périt, il y a le souffle créateur qui ne se voit pas et qui est immortel.

Nous avons foi en nous pour Toeuvre que nous entreprenons : on aura foi en nous et on nous aidera.

D'illustres prédéeesseurs ont parlé sur Tame, sur Timmortalité de la vie spirite, sur la possibilité de communiquer, dès ce monde, avec les parents, les amis qui nous ont précédés dans la tombe. Allan-Kardec a r6uni dans des ouvrages admirables toute une morale vraiment progressive; tous les travaux, toutes les inspirations légués par nos aînés dans Tart de penser sont à notre disposition pour servir de base à nos reclierches, religieuses et spiritualistes et nous amener à trouver une philosophie qui convienne aux temps qui se prdparent.

Nier ce que Ton ne connaît pas est facile: nombre de niais abusent, en notre époque, d'une prétendue science de raisonnement pour attaquer tout ce qui ne tombe pas directement sous les sens. Le journal TEsprit ouvre ses colonnes à tout ce qui est du domaine pur de l'immatériel : spiritisme, spiritualisme, métaphysique, théologie, il traitera de toutes ces questions et soutiendra les polémiques utiles avec les écoles matérialistes, avec les savants qui se refusent à admettre les phénomènes pour lesquels ils n'ont pas d'explications à leur service, avec les sociétés qui ont pour but d'entraver Taction de Tesprit en iTexaminant jamais que les intérêts du corps.

Nous pensons, et beaucoup pensent avec nous, que, sur cette terre où tant de gens souffrent, il y a plus à obtenir que les satisfactions égoïstes d'un corps destiné à disparaître : sans attaquer le principe matériel, grâce auquel nous apprenons et mesurons les progrès accomplis par les labeurs humains, dans lequel nous voyons la révélation de la magnificence créatrice, nous entendons résister à toutes les tendances, à toutes les théories qui sous les noms de naturalisme, positivisme, collectivisme, socialisme, anarchisme, etc., prétendent rMuire à néant les manifestations de Tame en supprimant tout ordre liiérarchique, en rêvant une fusion absolue de tous les intérêts en dehors du sentiment; nous entendons affirmer et parvenir à démontrer que le résultat acquis, le certain expliqué par l'expdrience mathématique n'ont qu'une valeur relative vis-à-vis de Tesprit, etque celui-ci domine toute matière, toute vie terrestre par ses manifestations raisonnées et productives en civilisation.

Le corps ne profite que par Tesprit, voilà une vérité à la portée des plus entêtés, matérialistes: or, si Tesprit donneun profit au corps, celui-ci a à en tenir compte et le principe matériel s'affaiblit devant le principe spiritualiste par un fait même de matière. L'existence de Tesprit permet toutes les conjectures; nous voulons, avec Tappui de tous, examiner ces conjectures et en déduire quelques vérités. Etudiant avec les vivants et avec les morts, nous cherchcrons à consoler bien des douleurs, à soulagcr bien des infortunes.

Notre programme résumé dans les quelques lignes suivantes nous présente assez clairement et indique suffisamment la mission que nous nous imposons, pour quo les amis viennent à nous d'eux-mêmes et que les ennemis sachent de suite sur quel terrain nous les attendons.

Nous avons pour religion : Dieu; pour espérance : La vie éternelle; pour ligne de conduite : Le bien; pour devoir: La clarité et la protection; pour mission : La paix.

Nous marclierons de ceci à cela, ne nous écartant pas de ces points principaux.

Mais pour cette oeuvre, oeuvre d'humanité, il faut davantage que nos forces : nous sommes quelques-uns, nous ne sommes pas assez. Que les bons vouloirs, que les natures génereuses etamies du progrès, que tous les croyants de quelque religion que ce soit, tous les honnêtes, tous les intègres, tous les avides de bien à accomplir, se joignent à nous et nous facilitent dans notre travail, de tout leur concours.

Pénétré des obligations qu'il contracte vis-à-vis de ceux qu'il convie ainsi à Passister, notre groupe déclare qu'il est prêt à recevoir dans ses rangs toute persome qui lui demandera d'en faire partie, et qu'il ne livrera au public comme communications spirites que celles émanant d'esprits supérieurs ou saints, illuslrés déjà par leur vie terrestre, il laissera de côté tout ce qui sera entaché de légereté ou de frivolité.

Le mal qui sévit sur les hommes et vise à les diviser est grand : l'athéisme qui se propage dans les classes inférieures par le relâchement de l'idée de responsabilité cliez les classes supérieures; les passions mises en éveil par des cours de morale douteuse où l'on atlirme à l'homme qu'il a droit à tous les succès et à toutes les jouissances des riclies et des puissants; le dédain que l'on affecte pour tout ce qui s'éloigne de l'esprit de lucre ou de Passouvissement de l'ambition personnelle, tout cela pousse l'liumanité à une dislocation inévitable de ses ressorts naturels, à un cataclysme général où sombreront bien des peupies anciens et réputés des plus forts.

En considérant cela, l'heure parait done venue de réagir avec les nouvelles connaissances possédées par certains, désirées par la plus grande partie, et de se réunir, par groupes cliaritables et défensifs, pour opposer aux événements qui sont imminents, la force de résistance énergique puisée dans la conviction que nous avons tous, d'une volont6 supérieure dominant les homines, et les guidant, par leurs accidents mêmes, vers un avenir lumineux et prospère.

La loi générate de ce monde est le travail : vouloir y échapper par l'intrigue, e'est conspirer contre le repos des faibles et des naïfs, e'est paralyser la m rche du progrès, lequel ne s'aperçoit qu'après de gigantesques efforts.

Tout être liumain a droit à la récompense de son oeuvre : e'est à chacun de se contenter de ce qui est à sa portée, et de ne chercher à agrandir son patrimoine ou son bien-être que par l'économie de son travail, par le souci de son éducation physique et morale, la franche amitié qui règne entre lui et ceux qui l'approchent, laquelle amitié devient utile et salutaire par l'estiine, l'affection qu'on inspire.

Les groupes spirites ont seuls le pouvoir de réunir les sympathies et de permettre à chacun de proffter des efforts de tous ceux auxquels il s'est associé. Le spiritisme est la religion révélée et expliqude dans tous ses mystères et dans toutes ses espérances futures : connu, pratiqué par tous les gens de coeur, il pose les bases du pacte social de l'Avenir : les hommes aussi bien que les nations, s'appliqueront par lui à diminuer, effacer leurs causes de discordes, de haines.

L'instruction populaire dégagée de tout esprit religieux n'offre que des dangers : Comment excuser ce qu'on appelle *les coups du sort*, lorsqu'on assigne à la vie humaine les limites de cette existence ? Le désarroi, le trouble s'emparent des natures les mieux disposées à l'indulgence, et les porte à maudire, à blasphémer contre la main inconnue qui dirige le cours des choses. L'homme est l'ennemi de l'liomme, là où l'homme apparait coiume le seul auteur des inégalités sociales, des fortunes disproportionnées.

Notre vie est une; elle est simple : nous tous qui écrivons dans ce journal et qui le fondons, nous sommes des inconnus, mais inconnus à tous,nous avons fra yé avec toutes les couches sociales et nous avons essuyé toutes les misères; nous avons passé par les épreuves et par les tristesses, nous avons eu les angoisses de ceux dont le pain n'est pas assuré, nous avons eu dans l'ame le doute et le découragement, nous avons espéré en ceux que nous aimions etnous avons été trompés : de tout cela il est né dans notre coeur la foi en la Providence, la foi en ceux que l'on ne voit pas; forts de cette foi, enthousiasmés par le bien que nous rêvons, nous voulons concourir de toutes nos forces à une oeuvrequi centralisera les initiatives des hommes d'intelligence et qui par eux parviendra à poursuivre partout où elles s'y trouvent: la misère et la souffrance.

L'homme est susceptible d(' tous les bonheurs : il s'agit de les mettre à la portée de tous.

Aujourd'hui, nous nous atlressons à Paris; demain nous nous adresserons à la province, et puis, appuyés chez nous, nous nous adresserons au monde entier, car partout l'homme est frère de l homme, et partout où il y a une injustice, une infortune à faire disparaître, le devoir de l'homme est de l'attaquer.

Que les secours matériels et moraux viennent à nous, à l'oeuvre du progrès il y a place pour tous.

La Rédaction.

Toutes les correspondances et tous les envois doivent être adressés à M. Alphonse Momas, administrateur du Journal, boulevard Denain, 5.

NOS CONFRÈRES

A propos de l'épidémie de suicides qui frappe à droite, à gauche, sur les personnalités de tous les mondes, le *Figaro* du G avril dernier citait, par la plume de M. Albert Wolfl, le cas de M. Duval, fils du hardi boucher qui créa sous l'Empire les bouillons qui portent son nom : Ce jeune horame, gâté par la vie de haute gomme, après avoir cru à l'amour d'une brillante demi-mondaine de l'époque, chassé de chez cette femme, ne vit à son désespoir d'autre fin qu'une balle de révolver.

Il n'en mourut pas, et, revenu de l'erreur mentale sous l'influence de laquelle il avait pensé à s'occire, il se mit bravement à la besogne et parvint en quelques années à se reconquérir avec une situation honorable, l'estime de tous les honnêtes gens.

Ce cas d'un homme de coeur mérite d'être signalé à tous les esprits faibles qui désespèrent de la vie beaucoup trop facilement et s'empressent de la quitter sans avoir pris la peine de réfléchir sur ce qu'exigeait le vrai devoir.

Nous coupons largement l'article de M. Wolff, il nous excusera, mais en ces matières de considérations liumaines, on se doit les uns aux autres, et quand la pensée de l'écrivain atteint un but d'intérêt général, on ne saurait assez la faire connaître :

M. Duval fils, celui qu'on appelait le petit Duval, entra dans la vie avec des instincts de gommeux bourgeois, le pire des gommeux, parco que, pour se faire pardonner sa roture, il se croit obligé à faire plus de sottises que les autres; il les fit toutes, si bien qu'un beau jour il se tira un coup de revolver aux environs du coeur, dans le boudoir d'une demoiselle, dont il faut parlor maintenant avec une certaine déférence, vu l'âge avancé vers lequel elle s'achemine. Le petit Duval s'était payé le luxe de disputer une maîtresse à un prince; la demoiselle consentit à s'encanailler pendant un temps avec ce petit roturier; puis elle le mit à la porte et il en ressentit un si cruel chagrin que piff, paff, pouff, il se logea une balle dans la poitrine.

Heureusement pour lui, ce petit insensé ne mourut pas, sous le mépris. La lecture d'un article que je consacrai alors à son suicide donna au jeune Duval l'idée de se raccrocher à la vie, dans le but de metuer en combat singulier, le jour où il aurait retrouvé le sang qu'il avait si bêtement versé sur le tapis de la demoiselle ; je l'avais appelé: le Wertherdu lupanar! et le blessé bondit sous ce réquisitoire sans pitié. Le petit Duval, revenu à la vie, ne m'envoya pas la paire de témoins en question, non qu'il reculât devant une rencontre, mais parce qu'il commongait à se rendre compte des austérités de la vie et de cette vérité absolue: qu'un coup d'épée n'éfface pas une existence inutile, couronnée pjir une détonation d'arme à feu, dont Paris riait commo d'un drame grotesque, qu'on intei*calerait avec succès dans les *Farces dramatiques* du regretté Clairville. Ce jour-là, le petit Duval fut sauvé par le bon sens et le sentiment de l'honneur ; il m'a avoué plus tard que mon article, qui débordait du plus profond mépris pour ce suicide stupide, lui avait donné à réfléchir. Vous m'en voyez fort aisc, car un duel n'eût pas été un dénouement. Ou bien

j'aurais tué le petit Duval, qui n'avait pas pu se tuer lui-même ; ou bien le petit Duval m'aurait embroché, et je ne pourrais pas en ce moment écrire le présent article; dans les deux cas, le petit Duval n'eût pas été plus avancé.

*
* *

Mais ce jeune homme a fait mieux; il a senti qu'il ne pourrait expier tant de fautes que d'une seule et unique manière, par le travail qui répare tout, si humble qu'il soit, qui rend à l'homme égaré l'estime de soi-même et lui ramène les sympathies perdues. Ce n'est pas tout, au lendemain d'un désastre et d'une folie ridicule, de se loger une balle dans la poitrine; on fait infiniment mieux d'accepter la bataille avec une nouvelle énergie, de désintéresser ses créanciers et de racheter ses erreurs. Je voudrais que les suicidés de demain, que je rencontre sur le boulevard, le cigare aux lèvres et le revolver dans leurs poches, se pénétrassent de cette vérité bourgeoise qui pourrait leur sauver la vie.

Ainsi fit le petit Duval; il se mit à la besogne, humblement d'abord, car on se méfiait de la conversion de ce petit noceur. Après avoir commandé à tous les garçons des cabarets en vogue dans les festins nocturnes, il prit bravement une serviette sous le bras et servit à son tour le consommateur. Cinq ans après sa ridicule tentative de suicide, le petit Duval était devenu un homme; il se révéla pendant la dernière Exposition universelle au Champ-de-Mars dans l'établissement qui porte le nom de son père. Les gommeux du boulevard, dont quelques-uns se sont fait sauter le caisson depuis, dont quelques autres sont dans des contrées excentriques à l'abri de leurs créanciers et dont deux ou trois embellissent les Centrales, riaient à se tordre; ils allaient en partie de plaisir au Champ-de-Mars pour voir le petit Duval avec sa serviette courir d'une table à l'autre et crier aux garçons: « Allons! servez à l'as! Eh bien ! ce rosbeef du quatre! Est-ce que vous avez oublié l'omelette du huit? » Oui, on se tordait de rire et la demoiselle âgée pour qui le petit Duval avait voulu se suicider, jura sur les ancêtres de tous ses amants que ce garçon-là ne lui avait jamais été rien de rien, et qu'il avait essayé de se tuer, parce qu'elle n'avait pas voulu lui livrer son exquise virginité.

Mais le petit Duval tint bon ; dans sa détresse il s'était raccroché au métier paternel; c'était un plaisir de voir cet ancien cascadeur accepter si bravement la vie nouvelle qu'il commençait à se faire. Car, messieurs les suicidés d'hier et messieurs les suicidés de demain, il n'y a pas deux manières de comprendre l'honneur; il n'y en a qu'une, celle de baser sa vie sur un travail quelconque, selon ses aptitudes, et de ne pas vivre comme un inutile, pour finir comme un grotesque par une balle imbécile qu'on se loge dans le ventre, parce qu'on a perdu quelque argent, ou parce qu'une demoiselle à la mode vous refuse ses faveurs. C'est peu de chose sans doute que la mort, et c'est bien vite fait de presser la détente d'un revolver, mais encore faut-il tâcher de mourir proprement, pour quelque chose d'avouable. Autrement, le suicide est à la fois une bêtise et une duperie, une mauvaise action envers les siens, qui se complique encore parfois d'une action malhonnête envers les autres.

*
* *

M. Duval fils est devenu quelqu'un. L'importante Société créée par son père vient de le nommer gérant de la fameuse industrie populaire de Paris, celle qui nourrit tant de Parisiens et fait vivre un grand nombre de travailleurs; l'ancien noceur de 1872 est devenu en dix ans un industriel respecté, ce qui vaut infiniment mieux que de mourir méprisé dans l'alcôve d'une demoiselle, ou de se loger une balle dans le coeur, parce qu'on échafaude sa vie sur des expédients au lieu de la baser sur le travail.

Que cet exemple du fils Duval se dresse devant tous les apeurés du lendemain et leur murmure, à ce moment fatal où, seuls, ils méditent de s'enfuir de ce monde :

— Arrêtez, l'avenir est devant vous, non pour vous écraser, mais pour vous sauver par le juste emploi de vos forces et de votre intelligence. L'espérance naît dans le coeur de tout homme qui apprend à se respecter et, en se respectant, à respecter les autres.

PARKOS.

LE SPIRITUALISME

—

Les questions d'Esprit sont les plus délicates et les plus graves : y apporter une impartialité absolue nous est imposé.

Chacun voit dans l'étude de l'âme et de ses manifestations, une espérance, une certitude de l'être continué après la mort, et les plus vaillants cherchent à scruter ce qui s'accomplit lorsque cesse le souffle qui animait le corps.

Les suppositions engendrent les systèmes, lesquels se synthétisent en religion.

Les religions font les peuples avec leurs civilisations : quand le doute pénètre les couches populaires, la désagrégation des forces nationales se produit.

Une religion qui soulève le doute et par lui l'athéisme est une religion qui se meurt.

Car les religions, de même que les philosophies, meurent comme meurent les peuples et les individus.

Elles meurent pour renaître transformées, modifiées, portant en elles un nouvel atome de vérité.

La vérité luit et resplendit au-dessus de toutes les créations, mais sa lumière éblouissante demande pour être favorable, des esprits mûrs et sûrs d'eux-mêmes.

Les hommes sont des enfants qui tâtonnent, et qui, essayant leurs jambes, se croient aptes à parcourir toutes les distances, parce qu'ils ont su marcher quelques pas. Ainsi on a parlé de Création et d'Être suprême, les hommes ont décrété qu'ils connaissaient, une fois pour toutes, la Volonté Divine et la Vérité qui en dépend.

L'erreur et le mensonge les ont accompagnés comme les accidents et les chûtes accompagnent l'enfant qui se fie trop à ses forces.

Redresser l'erreur et le mensonge est plus difficile que de relever d'un accident ou d'une chûte : Cette pensée est en nous, pour ne jamais repousser, même ce qui ne sera pas dans notre idée.

Depuis quelques années le spiritisme a fait de nombreux prosélytes: les uns vivent à l'écart, annotent les communications qu'ils reçoivent et les conservent pour eux; les autres en parlent avec beaucoup de discrétion ; des documents précieux s'égarent à cause de cela, documents qui serviraient à rechercher toutes les médiumnités, et à obtenir, grâce à elles, des éléments de plus en plus certains de liaison entre le monde invisible et le monde visible. Cet état de choses doit cesser, nous nous tenons à la disposition de tous ceux qui veulent franchement aider la lumière à se faire ; il y a là plus qu'un progrès à accomplir, il y a une oeuvre d'espérance humaine à poursuivre.

Nous livrons aujourd'hui la magnifique instruction qu'a reçue notre ami M. G.

Communication obtenue par M. G.
le 7 Février 1882.

—

Dieu et l'homme, la Puissance et la faiblesse, l'Esprit et la matière. Qu'était Dieu avant la création de l'homme? Il était tout! L'immensité résidait en lui. Qu'était l'homme avant l'époque de la création? Une fraction infinitésimale d'un souffle de Dieu; une pensée non exprimée qui, par la volonté suprême, est devenue une expression, puis une individualité et enfin un agent intelligent de la Providence, un esprit.

Mais, cet esprit n'était parfait qu'en son essence, car tout ce qui émane de Dieu porte en soi le principe de la perfection ; il lui manquait le développement intellectuel pour remplir sans errer la tâche pour laquelle il avait été créé, et qu'il ignorait: n'éprouvant aucun besoin, il planait dans l'espace, indifférent aux distances et n'ayant d'autre but que son point de départ qui était l'Infini.

Lorsque Dieu, par un effet de sa volonté, créa les premières planètes, elles furent des points de repaire dans l'immensité où les Esprits s'arrêtaient. Dès ce moment, les distances existaient, l'espace était habité par des corps solides qui instituaient les lois de la pesanteur, et ces planètes furent habilées. Mais pour les habiter, l'Être supérieur créa des engins en rapport avec la solidité de ces divers corps, et ordonna aux esprits de s'en revêtir. Ces engins, formés de quelques parcelles de la matière solide, ne pouvaient avoir qu'une durée limitée. C'est pour cela que Dieu voulant qu'ils pussent se remplacer eux-mêmes par la reproduction, les créa de deux sexes: l'homme et la femme.

A partir de cette heure, l'individualité des esprits fût un fait accompli, et tous eurent une tâche à remplir, au bout de laquelle ils savaient qu'une récompense les attendait s'ils l'avaient méritée, et que, dans le cas contraire, ils seraient châtiés et réincarnés jusqu'à parfait accomplissement de leur mission.

Afin d'éviter toute espèce de relâchement dans l'exécution des ordres qu'il leur donna, Dieu créa les besoins corporels avec injonction à l'esprit d'y veiller, mais sans jamais oublier, ne fût-ce qu'un instant, son origine et son but. Puis voulant lui laisser le mérite et la responsabilité de ses actes, il l'abandonna à lui-même, sans pour cela cesser de s'intéresser à lui.

Ainsi commença le fonctionnement universel des mondes qui peuplent l'espace, et Dieu domina toujours avec amour les agents créés par lui pour maintenir cette admirable organisation stellaire dont aucun détail ne saurait lui échapper.

Ceux qui sont sortis victorieux de la première incarnation ont reçu la récompense première, mais les autres ont dû recommencer, et autant de fois que cela a été nécessaire, et toujours avec la même ignorance du passé, afin de n'obtenir que par des mérites réels, la part de gloire qui leur était réservée.

Et cela continua toujours, car la création est éternelle comme l'est le créé.

Les vices qui ont gangrené l'humanité sont nés des difficultés de la vie matérielle, et Dieu les a tolérés pour mieux faire ressortir la supériorité de ceux qui ont eu le courage de les éviter.

Ne croyez pas que les esprits délivrés de l'enveloppe matérielle, soient inactifs dans l'espace. Il n'en est point ainsi. Les uns continuent à aider ceux qu'ils ont quittés, d'autres sont réincarnés dans les lieux où ils ont déjà vécu; ceux qui ont été jugés dignes d'un avancement, sont réincarnés dans des mondes supérieurs. Quant à ceux qui ont failli à leurs devoirs moraux, lesquels sont toujours proportionnés à leurs forces intellectuelles, ils sont châtiés et vont dans des mondes inférieurs. Ceux enfin, qui ont consacré tous leurs efforts et toute leur initiative à la tâche qui leur incombait, sont appelés près de l'Esprit Créateur, près de Dieu. Mais tous doivent concourir à l'oeuvre universelle, car Dieu ne s'arrêtant pas, ses créatures ne peuvent s'arrêter : l'action fait le mouvement, et le mouvement est

la loi des êtres créés, comme il fait celle des mondes suspendus dans l'espace.

Que ceux qui veulent avancer, tracent done leur sillon dans cette vie, sinon ils recommenceront; car le royaume des Elus n'est ouvert qu'ii ceux qui travaillent et qui savent travailler.

Chaque goutte de sueur produit un boisseau de froment. Que celui qui n'a pas arrosé son champ avec sa sueur n'espère pas avoirla part de celui qui s'est tué à la peine. Dieu nous donne tous les moyens de nous élever, il ne nous demande que de l'amour, de la charité et du travail.

Que fait-on pour lui plaire ? Rien. On l'insulte, on le renie. On outrage ses élus, on Iraine ses lois dans la fange; le vermisseau mesure la montagne et prétend l'écraser, l'atôme défie l'immensité. Tous les fléaux qui fondent sur l'humanité sont provoqués par les forfaits des hommes! et Dieu ne les envoie qu'après avoir donné maints avertissements. On ne veut pas le comprendre.

Dieu a envoyé les prophetes; les peuples les ont martyrisés. Il a envoyé Le Christ, ils l'ont crucifié : Il a envoyé des hommes pour prècher la vérité, ils les ont persécutés et mis à mort. Il envoie les esprits; ne pouvant les alteindre, ils se moquent d'eux. Ceux qui cominuniquent avec eux et leur servent de médium, sont traités d'imposteurs.

Malheur, malheur sur ceux qui persisteront à refuser la lumière, car ils seront cruellement punis et avant qu'il soit peu.

Allez, vous qui croyez en Dieu, ramenez ces malheureux que l'orgueil aveugle et vous aurez contribué à éloigner de voire planète des maux, tels que nul d'entre vous ne saurait s'en faire une idée même approximative.

Élevez la voix pour combattre l'erreur, et l'Esprit de vérité sera avec vous.

Signé : UN AMI.

7 Février 1882. M. G.

—

Nous empruntons à des communications faites par l'esprit de St-François-de-Salles et par celui de St-Paul apôtre, les quelques lignes qui suivent, lesquelles expriment parfaitement les tendances de notre journal ainsi que les règles de conduite et de morale dont nous tâcherons sans cesse de nous pénétrer.

Communication de St-François-de-Salles.

Pardonner à tous ceux qui nous offensent est le premier des devoirs de celui qui veut le bieu et qui cherche la vérité dans la croyance en un Etre supérieur et créateur de toutes choses : les pensées, les paroles, les actions qui visent à nous occasionner un mal quelconque ne sauraient avoir d'influence sur notre coeur, du moment oil notre âme voit, au delà de ce monde, une suite aux jours que nous y passons. Pardonner à son ennemi, le plaindre de l'erreur qui l'a poussé à nous vouloir du mal, e'est travailler pour l'humanité et le progrès de ses membres.

Communication de St-Paul apôtre.

Le spiritisme, tel qu'il est en réalité, est une doctrine appelée à rallier dans une mêmo pensée, dans un même élan d'espérance et d'enthousiasme, tous les systèmes philosopliiques et religieux : il veut, tout en nous élevant jusqu'à Dieu. par la présence sue et prouvee près de nous de tous ceux qui nous ont précédés dans cette vie, nous apprendre le respect des grands hommes, des grands esprits qui ont parlé à toutes les générations de l'humanité, de Dieu et des devoirs moraux qu'avaient à observer les hommes; il veut, renouant les temps antiques aux temps modernes, fouiller tous les livres saints, et, prenant les paroles du Christ: « Aimez-vous les uns les autres », comme suprême sagesse, chercher à poursuivre le mal qui ronge les sociétés par la division des hommes, jusque dans ses origines et dans ses effets.

Il n'entend point que ses adeptes se servent de moyens violents pour convaincre; il veut qu'on parle à l'esprit et au coeur des peuples afin que ceux-ci écoutent, méditent et arrivent à le comprendre.

Il dit à tous, Catholiques de toutes nuances, Protestants, Juifs, Mahométans, adorateurs de Boudha, Siva, etc.

—Le Dieu auquel nous croyons de toute notre âme est aussi votre Dieu. Qu'importe le nom que vous lui donnez et la forme que vous lui supposez; vos actes, comine les nôtres, sont en bien ou en mal, suivant certains principes de morale qui restent les mêmes chez tous les peuples: Vous aimez ou vous haïssez; par ces deux sentiments vous avez les mêmes passions, les mêmes flux de pensées, les mêmes emportements, et, sous l'empire de l'un d'eux, vous devenez des héros ou des coupables, vous vous approchez d'une idée de plus en plus parfaite de Dieu ou vous vous en éloignez; votre religion, dépouillée de ses attaches humaines, se résume toujours en un seul nom : Dieu.

A l'athée, il dit : « Frère, tu es égaré; le doute s'est glissé en toi; doutant, tu as admis le néant comme but de tout effort; le néant n'existe nulle part; tout vit dans notre nature terrestre, comme tout vit dans cette immensité qui ne t'apparaît que par quelques millions d'astres. Pense aux problèmes qu'a déjà resolus l'humanité à laquelle tu appartiens, et cherche avec ceux qui travaillent par l'esprit, tu trouveras la croyance en toi d'abord, en plus grand que toi ensuite. »

Ces paroles sont simples, elles sont à la portée de tous, ainsi elles seront comprises; comprises, elles aideront les peuples à progresser et l'esprit de justice à réparer les maux semés par les haines et les discordes des hommes, s'entêtant à vouloir abaisser l'idée de Dieu jusqu'à le faire intervenir dans leurs petites rivalités.

ERONAXELAG.

LES FANTOMES

—

Vous souvient-il de vos jours d'enfance oil, troublés, émus par les récits de vos grands-parents ou de quelque bonne domestique attachée à la famille, vous donniez à la nuit une puissance magique et terrible, dont elle se servait pour faire surgir de terre toutes sortes de gnômes ou de farfadets?

Les fantômes vous apparaissaient, enveloppés de longs suaires blancs, venant ii vous pour vous terroriser et vous empêcher de dormir.

En vain vous vouliez fermer les yeux: seuls, dans votre chambrette, dans votre petit lit, vous suiviez avec angoisse les ombres que la clarté timide de votre veilleuse imprimait ii tous les objets qui vous entouraient, vous entendiez de grands fracas de vaisselle cassée, la veilleuse petiilait, et son pétillement tordait votre coeur, vous aviez nnlle sueurs froides, vous vous promettiez dans votre for intérieur de ne jamais plus écouter ces affreux contes; puis, le lendemain au matin, les gais rayons de soleil inondant votre chambre, le ramage des oiseaux pioutant dans les arbres du jardin, la voix affectueuse de votre mère vous grondant sur la fatigue de vos yeux, celle si ferme et si courageuse de votre père, vous interrogeant sur vos intentions du jour, tout cela jetait en vous un voile sur les terreurs de la nuit, il vous semblait que vous étiez devenu brave, et vous vous disiez : « Ce soir, cette nuit. je n'aurai plus peur, je puis bien encore écouter les histoires de grand'maman. »

L'enfance s'écoula; le collège vit se développer votre intelligence et votre savoir; vous disentîtes ces contes et vous vous mîtes ii en rire.

Etiez-vous assez sot de croire à ces sornettes, pensiez-vous! Vraiment, vous aviez souffert plus qu'ils ne le méritaient, et vous vous êtes alors bien promis de défendre qu'on fasse endurer pareil supplice aux enfants qui vous viendraient.

Jeune homme, vous avez lu mille et un romans qui vous ont tous plus intéressés les uns que les autres; ii la bonne lieure, vous avez vécu avec des héroïnes charmantes qui ne demandaient qu'à être aimées, et de vaillants jeunes gens qui couraient sans cesse après l'amour, même lorsqu'ils se posaient en blasés. Voilà de vraies histoires, de douces fictions où l'on n'a pas peur, où l'on s'amuse de tout coeur et qui bercent l'âme de sensations délicates et fines.

Ce n'étaient plus ces vilains spectres ii draps retournés sur la tête, ce n'étaient plus ces tibias se promenant hors du tombeau pour vous effrayer par le *cliquettement* de leurs os, ce n'étaient plus ces monstres horribles, échappés de l'enfer pour sécher vos cheveux. C'étaient de suaves créatures, bien mignonnes, bien jolies, bien gracieuses, bien coquettes, envelopnées d'écharpes vaporeuses sous lesquelles vous aperceviez des formes idéales, c'étaient de chastes jouvencelles, errant par les prés et par les bois, dans des robes bien collantes et dessinant une taille divine; e'était, sur la terrasse de quelque castel perdu dans la montagne, une jeune dame, aux regards tristes, interrogeant l'horizon d'où elle espérait voir arriver le bien-aimé auquel rêvait son pauvre coeur, et vous étiez ce bien-aimé.

Ces fantômes-là ne troublaient point vos nuits, comme les autres. Jeune, isolé, perdu dans la foule, accomplissant votre labeur de chaque jour, vous soupiriez après l'instant oil, le travail quoditien terminé, vous enfermant entre vos quatre murs, vous pourriez, ii votre aise, évoquer les images qui souriaient ii votre imagination.

Poêles et romanciens avaient donné le change à votre coeur, il ne battait plus de peur, il battait d'amour, d'amour pour le rêve, le fantôme.

Et puis le rêve cessa, le réveil se fit; vous ouvrites les yeux, et, de toutes ces étoffes de gaze que vous aviez admirées sur les épaules de sirènes inconnues, de tous ces bois dans lesquels vous aviez couru avec des bergères dont vous étiez le berger, de ces montagnes où vous vous éliez appris les rôles de page auprès d'une noble châtelaine, il sortit un être qui n'était pas un fantôme, mais qui était quelque chose de plus que vous, de moins que vos rêves, une femme que vous aimiez.

Et, la voilà, cette femme, qui se met à vous raconter les sornettes que vous aviez chassées de votre mémoire; elle vous parle de fantômes, de sortilèges, de sorciers; elle vous raconte des légendes, des féeries; elle mêle le réel et le fictif, elle fait de tout un étrange assemblage dans lequel vous finissez par ne plus vous reconnaître; elle piétine sur votre scepticisme, elle veut que vous soyez religieux; vous souriez, elle se fâche; elle a ses croyances,

vous n'en avez plus, car avec votre peur, vous aviez laissé s'envolervoire âme; vousêtes tout étonné, un beau jour, que la bien-aimée, devenue votre femme, vous rende cette âme dont vous n'aviez plus conscience, et, vous retrouvant vous-même dans toute votre individualité, vous reconnaissez que si les fantômes de l'adolescence avaient chassé les fantômes de l'enfance, d'autres fantômes allaient à leur tour chasser ceux-là, fantômes qui seraientpresque des réalités.

La femme, en se glissant prés de vous, avait tout modifie; la vie à deux n'est plus la vie comtemplative de l'homme isolé; l'esprit de l'homme subitl'influencedecelui de la femme; il perd quelque temps son caractère spécial, il s'alfaisse dans les feux de l'amour comme s'il en était consumé, puis, il renaît plus vivace, plus énergique que jamais.

Les fictions disparues sor.s les nécessités de la vie de ménage, vous revintes aux souvenirs de vos temps d'enfance; souvent, le soir, à demi assoupi auprès de votre feu, vous évoquâtes les êtres fantastiques dont vous aviez eu tant de frayeur, et tout d'un coup, il passa en vous comme un désir sauvage de connaître, de savoir si ces légendes, si ces contes étaient réellement des légendes, des contes.

Que d'liommes, en secret, ont consulté, le cœur plein d'une ardente émotion, les livres qui pouvaient les mettre sur la voie d'une initiation quelconque à des sciences occultes, et se sont retirés, désespérés de ne rien trouver, s'écriant:

— Mystère insondable! la vie nous environne, puissante et infinie, nous ne sommes qu'une parcelle de cette vie, et la vie majestueuse, la vie éblouissante, la vie immortelle à laquelle nous allons, se dérobe ii nos investigations; 6 fantômes, pourquoi n'avez-vous pas de corps?

Inquiet, obsédé, vous avez scruté les désirs de chacun, vous avez couru parlout oil vous espériez trouver un rayon de lumière, et la nuit elle-même, cette puissance magique et terrible par laquelle surgissaient les gnômes et les farladets, est restée implacable ii vos reclierches, ell© ne vous a rien révélé.

Les fantômes ne se montrant pas, vous avez renoncé à les provoquer, et vous avez étudié ce qui s'accomplissait près de vous.

Alors, la lumière a jailli abondante et rayonnante; des révélations se sont faites en vous-même, amenées par des circonstances auxquelles vous n'aviez pas pris garde; des fails s'étaient produits près de vous, et ces faits, auxquels votre volonté était étrangère, avaient transformé du tout au tout votre entourage, votre situation, votre existence; vous avez recueilli vos souvenirs, et vous avez été frappé d'une rencontre, faite dans le temps passé, rencontre à laquelle vous n'aviez apporté qu'une attention distraite et qui, ii cette heure oil vous y songiez, vous renvoyait dans la personne entrevue, l'image d'un ami on d'un parent descendu dans la tombe; vous avez compris: le rayon visuel de l'esprit n'est pas le même que celui du corps; il efface la puissance de celui-ci et l'empêche, par un ordre voulu, de distinguer ce qui n'appartient pas directementà son essence; puis, agissant par le souvenir, il remet en présence du rayon visuel du corps, l'être spirite avec lequel il y a eu rapport momentané.

A cette conclusion de votre raisonnement, vous avez haussé les épaules, et vous vous êtes joté dans la science.

Mais, partout autour de vous, vous avez entendu parler de rencontres analogues à la vôtre, on vous a cité des faits de 'protection merveilleuse, on vous a montré des gens poursuivis par des ennemis invisibles et en butte à une malechance persistante, et tout en taxant de folies ces histoires, vous les avez enregistrées sur vos tablettes, car elles venaient confirmer ce qui vous était arrivé à vous-même.

Les fantômes n'étaient plus des fantômes; ils vivaient de jour et de nuit près de nous, et se manifestaient à certains moments dans des circonstances qui échappaient à notre analyse.

Cette conviction s'affirmant en vous, vous n'avez plus parlé de vos idées à personne, et vous avez celé votre aventure.

Pourquoi cela?

Ami, je ne suis pas comme vous; que quelques-uns se gaussent de ces récits, c'est leur affaire; la mienne, la vôtre, c'est de savoir si nous avons été l'objet d'une illusion, d'une hallucination, et d'essayerpar nos confidences mutuelles, de trouver un point de contact entre le rayon visuel de notre esprit et celui de notre corps.

Cela se peut.

Des apparitions brusques ont été signalées parplusieurs lémoins dans bien des localités différentes; il est des pays qui ont le privilège de les provoquer, quelquefois on montre des maisons jouissant d'une sinistre réputation sans qu'aucun crime y ait jamais été commis. Accuser la crédulité populaire de perpétuer les légendes est bientôtfait; je suis de ceux qui aiment à se rendre comple, même de ce que dédaignent les profonds phiJosophes de l'époque.

A tous ces fantômes bêtes de l'enfance, à tous ces croquemitaines créés pour inspirer la terreur, je préfère la notion de corps invisibles, composés de matières plus subtiles que la nôtre, se mouvant à nos côtés et pouvant, par des combinaisons fortuites de fluides, pénétrer dans notre vie usuelle et se révéler à nous.

Que sont ces fluides? Que sont ces combinaisons? Cherchons et nous trouverons; je vous conterai les histoires que je sais, vous me conterez cedes que voussavez, et peut-être qu'entre tous, nous obtiendrons quelque heureux résultat.

J. DE CORADDA.

RELIGION ET ESPRIT HUMAIN

—

I

L'homme peut-il se passer de l'idée de Dieu, et, se passant de cette idée, peut-il supprimer au point devue social, fondamental, le cube que cette idée comporte, c'est-à-dire la base religieuse de la pensée humaine s'affirmant par une serie de devoirs el de services matérieis, compris sous le titre générique de religion?

Les temps qui se préparent démontreront, mieux que tous les raisonnements et toutes les études, la folie qui atteint les esprits les plus intelligents, lorsqu'ils se réfugient dans une régie étroite et obtuse, proclamant: « la matière seule rationnelle dans les rapports que les homrnesontà avoir entre eux», et proscrivant « tout lien possible entre un Dieu créateur et une humanité créature, agissant d'après sa propre impulsion. »

Dieu est l'inconnu; on le dit, on le répète, on s'en fait une arme. L'homme a des besoins, dont il est tributaire et dont il souffre. Ces besoins sont confiesà ses mains, et celles-ci sont souvent inhabiles à les satisfaire. Pour ces besoins qu'il travaille&salisfaire,il ne dépend que de lui.

Dieu existe ou n'existe pas; la question a peu d'importance. Les devoirs de i'homme ne dépassentpas l'homme. Pourquoi s'en créerait-il de fictifs? Les besoins de l'homme sont dans la matière, car partout la matière le domine. La vie exige le pain; le pain se fait avec du blé, lequel pousse par la sueur de l'homme. Assurer ce pain, incombe au corps qui est tout matière.

L'âme vit sans nourriture spéciale, qu'est-elle? line supposition. Done, elle n'est que partie secondaire. A quoi sert de s'en préoccuper? Elle sait se soumettre aux exigences du corps.

Partant de l&, le travail qui la vise et qui d'elle s'élève jusqu'à Dieu, devient un travail de superfluitý, dans lequel les sociétés ou les états n'ont pas *h* intervenir.

L'âme est individuelle; elle n'a de puissance que par les pensées qu'elle évoque. Qu'elle s'arrange avec elle-même, sans songer à l'instinct de l'homme qui la nie; si elle veut un Dieu, qu'elle se le forge ii sa fantaisie et ne l'impose pas à d'autres; cela la regarde et ne regarde qu'elle.

D'un autre côté, l'idée de Dieu étantadmise, une religion étant tolérée et enseignée, ses ministres peuvent-ils confomlre l'un dans l'autre, le point idéal et le point matériel? peuvent-ils, doivent-ils poursuivre l'un au détriment de l'autre, attaquer dans son essence même l'œuvre de la création, indiquée ii l'homme par la procréation? peuvent-ils, sortant de la question, maudire ce monde et tout ce qu'il impose de sacrifices, d'espérances? peuvent-ils prétendre que les regards de l'humanité ont à contempier sans cesse les hauteurs sereines d'un avenir merveilleuxde promesses divines, et non s'abaisser, s'épuiser ii suivre les pas chancelants que les événements, les nécessités occasionnent aux êtres vivant d'une vie animate, forcée dans ses périodes importantes? en un mot, ces ministres ont-ils le droit d'exercer sur leurs concitoyens, nonseulementune mission de conseillers, mais encore une de suprématie, et faut-il croire que, parlant de Dieu, de son culte, de l'amour, du respect qu'on lui doit, une partie de ce culte, de cet amour, de ce respect leur appartient, et que. le matériel diminué, amoindri par eux dansl'espritde leurs concitoyens, sera chezeux accru par les dimes, lesaumônes, les bénéfices qu'ils en recevront?

Les temps du passé répondent; lorsque la personnalité de l'homme se devine sous l'idée religieuse, les peuples déserlent cette idée, et le matérialisme devient un danger par les fausses doctrines qu'il sème dans toutes les sociétés.

Les pages de l'histoiresont ii tous; elles sont pour instruire. Les lire et les reienir forme la conscience.

Dans la conscience sommeille la verity; la véritédont chacun brûle d'approcher. La vérité conduit à Dieu; elle n'existe pas sans l'idée de l'Être suprême, présidant ii toute vie

Dieu est! cette conviction entre dans l'âme de tout vrai penseur; il en fait le créateur de toute morale et de toute puissance. L'âme humaine monte vers Lui, pour y acquérir la notion de sa personnalité; que l'esprit humain discute la religion, il le peut, car la religion est le fait de l'homme, et les siècles la modifient. Mais Dieu domine toutes les religions, toutes invitant fhomme ii le reconnaître.

III

Le XIX® Siècle

Il commenga! Et, tout ce qu'il y a de civilisé sur ce globe, se trouva en frisson. L'Europe apprit Napoléon Icr et la révolution française. Les vagues humaines roulèrent les unes sur les autres. Les peuples déchirèrent le prestige des monarquea. Le cœur ue la France battit fort, Celui du monde enlierfit deméme.

L'idée de l'homme, de l'humanité, se dégagea des ténèbres: il y eut un colossal mouvement d'idées, comme il y eût un colossal mouvement d'hommes.

A mesure que les périodes du siècle se succédèrent, les œuvres se multiplièrent: le génie des batailles précèda le génie des belles lettres. Partout, on pensa; on le prouva, on produisit des œuvres de tous genres. On pensa et on décupla les sources de la richesse humaine.

La presse et le théâtre devinrent des puissances. La science ne resta pas en arrière, les découvertes marquèrent le travail humain d'un sceau ineffaçable de gloire.

La vapeur, l'électricité défient le passé: renaître lui est interdit, Chaque jour qui se lève est un enfantement nouveau, fait pour énorgueillir: l'enfantement d'un progrès. Les conditions de la vie tendraient à s'améliorer: l'homme du peuple d'aujourd'hui vit mieux que ne vivait un tyran du moyen âge; il pourrait espérer en un avenir de sécurité et de paix, mais!... L'orgueil domine: l'individu n'a pas encore dépouillé le vieil homme, l'homme se prétend le maître de ses pas: il entend n'admettre que ce qui lui est démontré par ses savants, or Dieu n'a pas consenti à se mettre dans le creuset des chimistes!

Le dernière partie du siècle s'est levée, que nous apporte-t-elle? On parle de socialisme: qu'est-ce que cela?

Les révolutions Européennes n'attendent pas demain: le sol tremble sous les nations.

Siècle, comment finiras-tu?

III

Les Nations

L'Allemagne fut bouleversée.

Ce géant, ce conquérant qui s'appela Napoléon eut plaisir à la parcourir, la traverser, l'inonder de sang français, ce sang germa, il fit la Prusse. Louis XIV et Napoléon Ier la créérent: l'un par la révocation de l'Edit de Nantes; l'autre par ses victoires.

Cinquante ans ont suffi pour faire un peuple formidable, unifier l'esprit germanique dans une seule main. Une guerre a posé un point d'interrogation redoutable pour l'avenir; si redoutable, que tout ce qui a un cœur humain évite de le regarder en face.

Quand l'homme ne regarde pas, Dieu intervient.

La Russie! Que s'y trame-t-il? L'ombre s'y noircit tous les jours davantage. Qui aura le dessus du Czarisme ou du Nihilisme?

La France! Un corps en deux tronçons: deux partis s'allongent côte à côte, aspirant à s'étreindre, non pour se donner le baiser de paix, mais pour s'étouffer; chacun d'eux travaille pour les médiocres, lesquels se gobergent, grâce aux deux principes; principe républicain ayant la majorité; principe monarchique éparpillant ses forces sur trois têtes. Les querelles de mots enervent le peuple qui ne distingue plus de quel côté se trouve le bon sens et se laisse tromper par tous les intrigants qui le sollicitent; le désarroi est partout, qu'en résultera-t-il?

L'Angleterre convoite le monde entier et se laisse ronger par l'Irlande; qu'elle garde Gibraltar, qu'elle garde Malte, qu'elle garde Chypre, qu'elle garde les Indes, à force de vouloir tout garder, elle ne saura plus se garder elle même.

L'Italie, l'Espagne, l'Autriche, la Turquie, toutes les nations du vieux continent ont en elles quelque chose d'insolite qui ne présente aucune garantie de stabilité, de sûreté; le sol tremble sous les nations! Que verront-elles encore?

L'Amérique grandit; les Etats-Unis sont formidables et voudraient tout réunir à eux.

D'un bout du monde à l'autre, il y a malaise. Le malaise précède la maladie. La maladie en politique est le bouleversement.

IV

Les Castes.

Un homme est l'égal d'un autre homme; on a tout dit quand on a dit cela. Depuis que le monde est monde, on a vu des divisions nécessaires pour qu'un Etat soit sagement organisé. Tous les législateurs l'ont ainsi pensé.

Qu'on simplifie autant que possible les rapports, il y aura toujours des démarcations entre hommes.

Peuple, bourgeoisie, noblesse répondent-ils à tous les vœux? Dans ces trois classes, il y a trois caractères bien distincts et qui sont très durs à se fondre les uns dans les autres. Qu'est le peuple? Combien se le demandent sans parti pris. Les uns disent: « c'est tout le monde » et la réponse est commode. Les autres: « ce sont les prolétaires », ce sont les malins.

Dans ces deux réponses, dans la différence qui est entr'elles il y a l'orage, l'abîme. L'envie profite du mécontentement pour renverser ce qui l'entrave.

Penser à détruire ce qui est naturel prouve l'aberration du sens moral, peu veulent examiner ce qui est naturel; il n'y a rien de plus naturel que l'inégalité.

Une nation se constitue de divers éléments, indispensables les uns aux autres.

Les uns ont le travail comme lot, les autres, l'oisiveté

Le travail procure les richesses, en donnant la fortune, il récompense; l'oisiveté stimule les dépenses, celles-ci activent le travail; le riche qui travaille chez les autres pour gagner un salaire, mange le pain du pauvre.

La dépense établit des inégalités dans les rangs des hommes; elle pousse à des travaux de toutes sortes qui développent chez ceux qui les exécutent, des instincts différents et des habitudes en rapport avec ces instincts.

Oisifs et travailleurs se subdivisent à l'infini, car tous partent de milieux opposés, se modifient avec les circonstances et se constituent des relations dont ils sont la moyenne exprimée.

Dans les oisifs, on a ceux qui dépensent bien ou qui dépensent à propos, ceux qui entassent, ceux qui sont utiles ou ceux qui nuisent, ceux qui encouragent ou qui désespèrent, ceux qu'on aime ou ceux qu'on hait, etc.

Dans les travailleurs, on a les travailleurs de la pensée et ceux de la matière, les artisans, les ouvriers, les paysans, et puis les marchands, les parasites, etc.

Oisifs et travailleurs se meuvent sous l'influence de deux puissances: les passions, les intérêts. Quand les passions marchent d'accord avec les intérêts on approche de l'idée du bien, mais quand les intérêts froissent les passions, ou vice versa, on élève l'autel du mal.

Les Castes expliquent les hiérarchies, et celles-ci n'ont d'appui sérieux que dans une unité gouvernementale.

L'unité est la simplification; du reste toute série de démonstrations n'a de valeur que lorsqu'elle repose sur une seule base; toutes choses se résument toujours en une seule: l'unité d'aspiration, de vues, d'espérances, de principes fait la force, l'unité philosophique murmure à l'oreille: Dieu.

ALPHONSE MOMAS

(*A suivre*).

THÉATRES

—

Ces derniers jours ont été marqués par les premières de *Françoise de Rimini*, à l'Opéra, *d'Othello*, à l'Odéon, de *115, rue Pigalle*, au théâtre de Cluny.

En lisant le compte rendu de *Françoise de Rimini* dans le *Figaro*, et ensuite dans le *Voltaire*, j'ai relevé la manière de voir tout à fait différente qu'avaient les deux journaux au sujet de la cantatrice Mlle Salla.

Pour le premier, la débutante s'est merveilleusement acquittée de son rôle; pour le second, elle n'a qu'à faire ses paquets et s'en aller planter sa tente plus loin.

Lequel des deux a raison? ceci n'est pas affaire politique: la chanteuse a ou n'a pas de voix; elle a ou n'a pas d'intelligence scénique; elle a ou n'a pas de talent.

Celui qui n'a pu s'offrir le moindre strapontin pour assister à l'exécution de l'œuvre d'Ambroise Thomas et qui s'en rapporte à la bonne foi de ses journaux pour être fixé sur la valeur des artistes, sera bien avancé s'il lit le *Figaro* et le *Voltaire*. Quelle perplexité sera la sienne.

Cette perplexité je ne la ferai pas cesser, je ne trancherai pas le différend, pour la bonne raison que, les soirs où Françoise de Rimini ornait l'affiche, une douce paresse m'a retenu chez moi et m'a enlevé, tout désir d'aller entendre Mlle Salla.

Le mauvais temps y était pour beaucoup, mais que les lecteurs de *l'Esprit* me pardonnent, je me suis laissé dire que, pour m'ôter tout prétexte, l'excellent M. Vaucorbeil devait m'envoyer, la semaine prochaine (pas celle des quatre jeudis), un coupé bien capitonné avec ordre au cocher de me fourrer dedans et de me conduire brides abattues à son cabinet, d'où il me dirigerait, au moyen de quelques-uns de ses seides, vers la meilleure loge de sa salle. Je serai bien forcé, ô lecteur, de te dire ce que je pense sur Mlle Salla.

Parlerai-je *d'Othello*???

Non, ce serait supposer que nous ne connaissons pas Shakespeare: je me suis dit: « J'ai lu le grand auteur; Desdemone et Othello m'ont été présentés par lui, je les connais bien; ils n'ont point besoin des vers de M. de Gramont pour se recommander de nouveau à moi, que M. de Gramont m'amène quelque fils ou quelque fille qui soit bien à lui, à lui tout seul, et alors je lui donnerai la préférence sur le bock que je suis allé prendre le soir de sa première au café Machin, (je ne le nomme pas, il n'a pas payé sa réclame). »

Quant au *115, rue Pigalle*... eh bien, ce soir-là, je n'étais pas du tout décidé à traverser l'eau: il pleuvait, il ne pleuvait pas; on avait froid, on avait chaud, : il y avait danger à se risquer sur les ponts. Que serait-il arrivé si j'avais pris en route quelque fluxion de poitrine. Adieu les brillantes chroniques théâtrales que je rêve de te faire déguster, bon lecteur; adieu tous ces mondes imaginaires où j'entends te faire voyager en traversant les productions de nos auteurs dramatiques! non, je ne pouvais t'exposer à ma perte avant que tu ne m'aies connu, apprécié et pu penser à la statue que tu m'élèveras!

L'ami Chose qui vend des gilets de flanelle dans la rue de... (Je ne donne pas son adresse et je ne le nomme pas, il n'a pas payé sa réclame) est venu me trouver, comme j'étais dans ces dispositions pour le *115, rue Pigalle*, et nous avons voté pour un domino, en cent cinquante liés.

Ne va pas croire au moins que c'est parceque nous n'avons pas de service théâtral établi:

tu te méprendrais; les directeurs ont su l'apparition de *l'Esprit* bien avant la plupart de mes collaborateurs, et ils s'étaient empressés, le choix de notre imprimeur n'étant pas décidé, de faire placarder un avis dans toutes les imprimeries de Paris, pour nous prévenir du bon accueil qu'ils nous réservaient dans leurs théâtres respectifs.

Fichu chroniqueur! t'exclameras-tu peut-être ?

Fichu, soit, mais délicat, aussi: vois-tu, je t'aurais assommé avec mes replâtrages sur ces trois pièces, je ne t'aurais rien dit de bien neuf, je t'ai épargné pour cette fois: il n'en sera, hélas! pas toujours de même : le devoir avant tout; pour un premier numéro, j'ai pu rester chez moi, prendre un bock, faire un domino en cent cinquante liés, ce ne me sera plus permis à l'avenir: mes collègues, pas les ministres comme dans les *diamants de la couronne*, non, les plumitifs mes voisins (ne dis pas que je les appelle ainsi), n'iraient pas par trente-six chemins, ils se payeraient une bosse de bon sens à me dépouiller de mon pauvre corps qu'ils qualifient de costume de pacotille, et, ils chargeraient mon pur esprit, rendu à sa complète indépendance, de composer ces chroniques.

Merci bien, j'aime mieux les composer au moyen de mon vieux costume de corps.

M. Cléryane.

LES AVENTURES DE ROCAMBOLE

APRÈS SA MORT

—

L'Évocation

I

— Holà ! vous êtes donc fou ?

— Et pourquoi cela ?

— A t'on jamais vu pareille manie de soutenir que la mort est la vie et que nos aventures les plus compliquées ne commencent qu'à l'heure où l'on dort à six pieds sous terre.

— Dormir, dormir; ce sommeil-là est un étrange sommeil; on a beau discuter sur la chose, les plus intrépides et souvent les plus athées, font triste figure lorsque, seuls, loin de tous regards, par de sombres nuits, ils ont sur leur route, à frôler les murs d'un cimetière; et voyez, entêté sceptique, ce sont généralement ces forts discoureurs, ces bavards à tous crins qui perpétuent le mieux les légendes, soit en les racontant à tous propos pour avoir une occasion de les discuter et de se bien convaincre qu'elles sont absurdes, soit en les créant eux-mêmes pour les besoins de leur prétendu courage. On ne dort pas sous terre; le corps se décompose, ses matières se transforment peu à peu, tandis que l'esprit, séparé de lui, concourt à une nouvelle existence.

— Spiritisme, cela, Charlatanisme!

— Spiritisme, si vous voulez; mais pas Charlatanisme.

— Bah! les frères Davenport ont prouvé avec leur armoire tout ce que l'on devait croire là dessus..

— Les frères Davenport étaient des maladroits, dont nous n'avons pas à nous occuper..

— Permettez, farceur, si vous admettez des maladresses en spiritisme, par cela même vous admettez des finesses; or, des finesses ne me disent rien de bon.

— Vous tenez à ne pas être convaincu.

— Pas du tout; je tiens seulement à ce que la démonstration ne soit pas emportée par la discussion et que croyant, je sache que j'ai raison de croire. Jusque-là, mon cher Zocas, je rirai de vous lorsque vous me conterez vos balourdises de tables tournantes, d'écritures mystérieuses, de révélations plus ou moins curieuses faites par de grands Esprits à des gens assez sots pour se servir de compères les uns aux autres.

— Vous avez tort de parler ainsi de ce qui est une conviction pour ceux qui s'y sont adonnés; du reste, je ne désespère pas de vous amener à d'autres sentiments, en vous jetant au milieu d'une telle manifestation, qu'il vous sera impossible de nier après.

— Fi, les vilains jeunes gens! cria près d'eux une claire et fraîche voix de jeune fille aux accents bien timbrés et dont le son vibrant avec harmonie éveillait dans l'âme de l'auditeur une impression toute de sympathie.

— Mlle Geneviève! dit Zocas, oh! je vous demande pardon de ne pas vous avoir aperçue plutôt, mais...

— Vous préfériez discuter avec mon frère René que de me présenter vos hommages.

— Pouvez-vous dire cela, Mademoiselle, j'arrive à peine; René m'a pris de suite, m'a entraîné au jardin en m'annonçant que vous nous y rejoindriez, et en attendant, nous causions de choses indifférentes.

— Tellement indifférentes que depuis un gros moment je marchais sur vos talons sans que vous vous en aperceviez; vous parliez de morts, de spiritisme, toujours cette marotte, M. Léon; vous avez là, en venant me voir, un joli sujet de conversation pour un fiancé. Ma foi, en vous écoutant, je réfléchissais et mes réflexions ne tournaient pas en votre faveur. Je pensais qu'un mari qui, près de vous, serait constamment à la recherche d'influences occultes serait un mari bien incommode, et je me demandais si je n'étais pas une sotte en consentant encore à vous épouser.

— Oh, Mademoiselle!

— Ma sœur a raison, Zocas, que diable avez vous à faire avec ce spiritisme de malheur; vous êtes un charmant garçon, vous êtes sérieux, travailleur, vous vous êtes créé vous-même une situation indépendante avec votre cabinet d'avocat, tout le monde rend justice à vos qualités de cœur, pourquoi gâter tout cela par cette maladie d'esprit. Vous le savez aussi bien que nous, le spiritisme apporte la folie chez ceux qui ne sont pas les malins de l'affaire; et quant à ceux-ci, nous vous connaissons assez pour savoir qu'ils ne seront jamais vos amis. Renoncez à cela, mon cher, nous vous en supplions.

— Là, le beau fiancé! il ne m'a pas seulement dit bonjour et il ne m'adressera pas un seul compliment alors que je me croyais bien belle.

— Chère Geneviève, excusez-moi; vraiment je suis par trop coupable de continuer à discuter, laissez-moi bien vous regarder, vous admirer.

— N'allez pas dépasser la mesure maintenant, je croirais que vous vous moquez de moi.

— Les anges en ce monde n'auraient point d'autre forme que la vôtre.

— Taisez-vous, taisez-vous, je n'ai rien de commun avec les anges et j'entends être de ce monde.

— Pour mon bonheur!

— Si vous le méritez, M. l'avocat; vous ne parlerez plus spiritisme.

— Avec vous jamais, Geneviève.

— Ni avec moi, ni avec personne.

— C'est peut-être trop exiger.

— Alors je ne vous veux plus pour mari.

— Méchante! qu'est-ce que cela vous fait; j'en causerai de loin en loin avec René.

— Oui, merci bien, de loin en loin, c'est-à-dire qu'il m'en parlera tous les jours; il veut me convertir.

— Te convertir, mais c'est affreux cela; vous allez contre la religion, M. Léon, M. le curé vous maudira.

— Je le lui pardonnerai, Mademoiselle.

— Bien décidément, je suis fâchée avec vous et je vais dire à ma mère que nous sommes déjà en désaccord.

— Oh! ne dites rien à Mme Delbray, je vous promets de faire toutes vos volontés.

— Ça c'est gentil! vous les ferez bien toutes?

— Toutes, toutes, et toutes.

— Vous me le jurez ?

— Sur ma toge, Mademoiselle.

— Serment d'amoureux, murmura René. Fort bien; mais il est l'heure de partir pour le dîner de l'oncle. Ma mère doit nous attendre, rentrons.

II

Léon Zocas était un grand garçon de 30 ans, avocat à la cour de Paris où il avait su en peu de temps s'acquérir de bonnes et sincères amitiés lesquelles lui avaient facilité la route.

Ne s'occupant pas de politique alors qu'autour de lui, la fièvre s'emparait de tous les jeunes cerveaux, il donna tout son temps à ses plaidoiries, les soignant avec art, et obtint de brillants succès oratoires qui lui valurent une clientèle des plus sérieuses.

Orphelin de bonne heure, il fut élevé pas son grand-père paternel, homme d'une érudition consommée qui l'initia à toutes les études, belles lettres et sciences, et en fit un caractère, ce qui n'est pas peu dire dans une époque aussi décevante et aussi pâle que la nôtre.

Remarqué en 1870, pendant la triste période de l'invasion, il mérita par sa bravoure la médaille militaire et gagna sur le champ de bataille l'affection de René Delbray, son capitaine.

A peu près du même âge, ayant les mêmes goûts pour l'étude, les deux jeunes gens, la paix signée, conservèrent ensemble les meilleures relations, se visitant souvent, et Mlle Geneviève étant sortie du couvent aux vacances de 1872, des projets d'union entr'elle et Léon ne tardèrent pas à s'élaborer.

L'un et l'autre les secondèrent de leur mieux par la sympathie qu'ils éprouvèrent dès leur première entrevue, et Me Zocas, pour se rapprocher de celle qu'il aimait, acheta à Fontenay-aux-Roses un élégant pavillon tout près de l'hôtel où la famille Delbray passait ses étés.

Le mariage fut décidé pour les commencements de l'hiver 73.

Dans l'intervalle de temps qui restait à courir, Léon eut à plaider la cause d'une pauvre femme, la Vve Magnan, poursuivie par la faculté de Médecine pour exploitation de la crédulité publique et exercice illégal de la médecine.

La veuve Magnan habitait Montrouge et sa réputation s'étendait bien au delà des fortifications.

On venait de Clamart, de Sceaux, de Fontenay-aux-Roses, de Vanves, etc., la consulter soit pour des malaises physiques, soit pour des embarras moraux.

Elle avait des remèdes pour tout.

Aux uns, elle ordonnait des simples qui, s'ils ne faisaient pas de bien, ne pouvaient occasionner aucun mal, et, chose extraordinaire, elle guérissait à elle seule plus de malades que tous les médecins docteurs du quartier.

Aux autres, elle indiquait un régime à suivre et, sans aucun diplôme témoignant de sa science, elle obtenait des cures merveilleuses.

A quelques-uns, elle conseillait le changement d'air, mais jamais elle n'envoyait ses clients à une station balnéaire; elle les adressait à un sien parent qui vivait en ermite dans un département du Midi; peu en revenaient mécontents.

A quelques autres elle opposait des difficultés; elle flairait des limiers de la science officielle.

Ne repoussant personne de parti pris, elle s'entourait de toutes les garanties possibles pour soulager des malheureux et des souffrants; elle eût pu être riche, car beaucoup, satisfaits de ses soins et de ses consultations, lui en témoignaient leur reconnaissance par des dons en argent ou en nature, elle restait pauvre.

En femme de cœur, elle partageait avec les déshérités les ressources qui lui arrivaient des heureux.

Elle se laissa prendre.

Me Zocas, prévenu, s'offrit de suite à elle pour la défendre : il la connaissait de longue date.

Un soir, en Juin 70, tout fraîchement débarqué au palais, il écoutait avec attention une dissertation qu'un des maîtres faisait sur la politique de l'empire.

— L'empire est malade malgré le plébiscite et surtout à cause du plébiscite, avait-il été dit :

Et le maître en question, une des célébrités du barreau qui se trouvait là, s'épuisait à combattre cette conclusion.

Une femme posa la main sur l'épaule du jeune homme.

— Vous êtes M. Léon Zocas?

— Oui, Madame, mais...

— Vous vous intéressez à ce Monsieur qui parle?

— Certainement

— J'aurai une communication à vous faire à son sujet.

— Pourquoi ne pas la lui faire directement?

— Il se m'écouterait pas.

— Qui vous dit que je vous écouterai davantage

— Je le sais

— Vraiment vous me surprenez, car je ne suis pas du tout disposé.

— Si, M. Zocas; vous viendrez ce soir rue d'Enfer n°, vous demanderez Mme Magnan, et vous saurez ce que j'ai à dire.

— Qui vous a dit mon nom?

— Je l'ai démandé

— Mais vous avez un intérêt quelconque à vous adresser à moi de préférence à un de mes confrères.

— Oui, Maître.

— Et puis-je au moins savoir?

— Ce soir à dix heures.

— Un guet-apens peut-être !

— Vous n'en pensez pas un mot.

— Pourtant.

— Ai-je l'air d'une femme à méditer un guet-apens.

— On a vu les visages les plus doux cacher de pires scélérats.

— Mon visage n'est ni beau, ni doux: je suis une bonne vieille qui vous donne un rendez-vous, et qui ne vous le donne pas d'amour.

— Ah ! par exemple, fit le jeune homme en riant, je l'espère bien.

— Vous riez; cela me fait plaisir : vous viendrez.

— Eh bien oui : je demanderai Madame...

— Mme Veuve Magnan

— Soit, à ce soir !

— J'y compte.

Mme Magnan partit : l'avocat retourna vers les causeurs dont il s'était quelque peu écarté : le maître achevait son discours, l'auditoire applaudissait dans cette salle des Pas Perdus où tout le monde se coudoie, public ordinaire et public intéressé aux affaires du Palais.

Comme il allait sortir après avoir échangé quelques poignées de mains à droite et à gauche, Léon l'aborda et marchant avec lui, lui conta ce que lui avait dit la vieille.

- Que me conseillez-vous?

— Allez au rendez-vous, jeune homme.

— Ne pourriez-vous m'y accompagner, puisque c'est de vous qu'elle a à m'entretenir?

— Non, je la gênerais et elle ne dirait rien : vous me répéterez sa confidence.

— Même si elle a un caractère pénible.

— Que diantre voulez-vous qu'elle puisse avoir de pénible à dire sur moi?

— De pénible, rien : mais enfin vous avouerez qu'il n'est pas naturel de prendre un tiers pour raconter ce qu'il serait si simple de dire à la personne même.

— C'est sans doute quelque secours à obtenir et parfois on préfère se servir d'intermédiaire.

— Je n'ai pas dans l'idée que tel soit le motif de ce rendez-vous.

— Mon jeune ami, il y a secours et secours: sans avoir besoin d'argent cette dame peut connaître quelque condamné, quelque prévenu pour lequel je lui serai utile et c'est par vous qu'elle espère avoir gain de cause. Enfin je ne vois pas autre chose; dans tous les cas, demain passez à mon hôtel et apprenez-moi le fin mot de ce mystère.

III

Me Zocas sonnait à 10 heures du soir à la porte de Mme Magnan: un jappement de chien répondit à son coup de sonnette : quand la porte lui fut ouverte, il pénétra dans un petit vestibule très propret et éclairé d'une veilleuse posée sur une étagère : dans un coin sous une table, dans un panier, aboyait le roquet chien mouton lainé, chien de pauvre monde, qui l'avait annoncé.

Mme Magnan habitait un troisième étage d'une maison neuve mais tout à fait isolée: son appartement se composait de trois pièces, une chambre, un salon, une cuisine, donnant toutes sur le vestibule, et elle reçut le jeune avocat dans sa chambre, grande pièce assez bien meublée dont le lit tenait une bonne partie. Près d'une fenêtre, sur une table recouverte d'un tapis vert, était étalé un jeu de cartes égyptiennes dites tarots: sur la commode, dans un vase en fer battu, brûlait un encens particulier dont l'odeur affectant brusquement l'odorat provoquait une série d'éternûments qui mit tout d'abord en fort mauvaise humeur Me Zocas. Près de ce vase et de chaque côté, une carafe d'eau toute pleine et ayant chacune un bouquet de fleurs différentes, les unes toutes bleues, les autres toutes rouges. La chambre était à deux fenêtres : au panneau qui les séparait se trouvait un secrétaire ouvert qui laissa apercevoir à l'avocat une quantité fabuleuse de boîtes en cartons de toutes les couleurs et de toutes les dimensions : sur la table du secrétaire un gros cahier de papier parchemin aux pages noires et usées, témoignait que Mme Magnan travaillait sans doute à déchiffrer les vieux grimoires du moyen âge : l'ensemble rouge et noir par les rideaux, l'ameublement, inspirait une certaine impression de curiosité mélangée de recueillement qui portait à considérer la maîtresse du logis avec plus d'attention qu'on ne l'eût fait ailleurs.

La vieille laissa passer sans mot dire l'éternûment de son visiteur, puis le suivant dans l'investigation de ses regards.

— Vous étudiez mon ameublement?

— Oui : il a quelque chose d'original.

— Vous êtes chez une prétendue sorcière.

— Je vous en fais mes sincères compliments.

— Sorcière de pacotille puisqu'elle n'a ni le hibou, ni le chat, ni la tête de mort traditionnels.

— Vous faites le métier, si cela rapporte, ce n'est pas moi qui vous blâmerai.

— Non, pour moi, ce n'est pas un métier, c'est une passion, Monsieur : J'ai commencé avec beaucoup de défiance, j'ai étudié, j'ai appris bien des choses qui étaient au-dessus de mes faibles moyens; aujourd'hui bien des savants paieraient cher mes secrets.

— Vous croyez que les savants vous envieraient.

— J'en ai la certitude. L'homme a plus besoin de l'invisible qu'on ne le lui dit, et quand on scrute l'invisible, le visible vous apparaît dans des conditions tout autres.

— L'invisible, le visible, je ne suppose pas que ce soit pour me faire un cours de sciences occultes que vous m'avez donné rendez-vous.

— Pas tout à fait, mais cela doit nous mener à ce que j'ai à vous dire. Prenez patience et vous serez fixé : d'ailleurs la matière n'est pas ennuyeuse, et jeune, instruit comme vous l'êtes, vous ne dédaignerez peut-être pas ce que je vous révèlerai.

— Je ne demande pas mieux que de vous écouter, mais si notre conversation devait se prolonger au delà d'une certaine heure, nous serions dans la nécessité de la remettre : j'ai une importante affaire à étudier cette nuit.

— Je le sais et votre avenir en dépend.

— Un peu, oui, Madame.

— Qui vous dit que vous n'étudierez pas mieux votre sujet avec moi que dans vos dossiers?

— L'affaire que l'on me confie est encore un secret pour tous, vous seriez bien habile d'en connaître un traître mot.

— Et cependant je la connais mieux que vous et que ceux qui la remettent entre vos mains.

— Vous m'avez dit que vous étiez sorcière, vous tenez à exciter ma curiosité; mais je suis au-dessus de ce sentiment. Je ne perds pas de vue, Madame, que pour me faire venir chez vous, vous m'avez assuré avoir à m'entretenir de M. de L.; c'est là-dessus seulement que nous avons à causer pour ce soir.

— En parlant de vous, Maître, nous parlerons de M. de L. et de votre affaire.

– Je ne vois aucune corrélation entre ce qui m'occupe et M. de L.

— Ne soyez pas si pressé et vous verrez clair.

— Soit, je me soumets : je suis chez vous pour vous écouter, je vous écouterai. Voyons, Madame la sorcière, est-ce du diable que vous allez commencer à m'entretenir, est-ce de ces cartes qui sont sur cette table, et voulez-vous me faire la bonne aventure? Est-ce de la bonne amie que j'épouserai, de la fortune que j'aurai, des succès que je remporterai, allons, parlez, je me tais. Je suis tout oreilles; prononcez un mot magique et je deviens votre esclave.

— Je le prononcerai.

— Quel sera ce mot?

— Rocambole.

— Rocambole !!!

ALPHONSE MOMAS

(*A suivre.*)

LES GRILLES AUTOMATIQUES

POUR FOYERS INDUSTRIELS

Un ingénieux constructeur parisien, M. A. Goujet (108, rue des Dames), s'est fait de la recherche des grilles économiques une véritable spécialité, et a créé successivement : la grille oscillante, la grille triturateur, la grille tubulaire rotative, la grille automatique à mouvements continus, autant de systèmes qui ont obtenu un grand succès et ont valu à l'inventeur, dans les diverses expositions, des médailles de bronze, d'argent et d'or, une médaille d'honneur, un diplôme d'honneur, etc.

Néanmoins, M. Goujet, qui appartient à la race des inventeurs tenaces, ne s'est arrêté dans ses recherches que le jour où il a trouvé la grille automatique à mouvements intermittents (il avait reconnu les inconvénients du mouvement continu) et à levier mobile indépendant.

L'addition de ce levier, qui se manœuvre à la main, est une idée très-heureuse, car, outre qu'elle permet d'opérer le dégorgement de la grille avant la mise en pression de la vapeur et pendant les temps d'arrêt de la machine, elle donne aussi la faculté d'appliquer le système de grille automatique aux foyers qui ne fournissent pas de force motrice et dont on utilise directement la chaleur.

La moyenne des expériences très nombreuses exécutées en ce moment a donné, en faveur de la grille automatique intermittente, un chiffre de vaporisation supérieur de 22 0/0 à celui obtenu avec les grilles ordinaires.

Donc, pour conclure : avec la nouvelle grille, plus de tisonnage, plus de décrassage; suppression des deux tiers du personnel chargé de la conduite du foyer; économie de combustible variant entre 25 et 40 0/0; et complète régularité de marche.

J. DE C.

Le Gérant : ALPHONSE MOMAS.

Paris. Typ. MORRIS PÈRE et FILS, rue Amelot, 64.